

Paroles de résistante au risque de l'archive audiovisuelle: indices du passé et traces du présent.

Odette Martinez-Maler

**BDIC-Bibliothèque de documentation internationale
contemporaine**

Consuelo Rodriguez Lopez, Chelo, de son nom de guérilla, est née au sein d'une famille de paysans à Soulecin, un village de Galice le 18 octobre 1919. Ses parents, des républicains sans appartenance politique précise, « *n'étaient pas des gens d'église* » comme elle dit. Sa mère cousait, pour les riches du bourg voisin, El Barco. Et peut-être, est-ce en souvenir de cette mère couturière, si brutalement perdue au sortir de l'enfance, qu'elle manifeste, aujourd'hui encore, un goût si vif, pour les belles étoffes et les souliers fins qu'elle collectionne, depuis tant d'années, dans la cave de sa petite maison de l'île de Ré.

En 1936, quand les troupes de Franco prennent le contrôle de la Galice, elle voit les fosses au bord des routes se remplir d'hommes et de femmes coupables d'avoir voté aux élections de février 1936 pour la gauche républicaine. Son frère aîné, Rogelio, enrôlé de force par les franquistes, déserte pour défendre la République. Quand tombe, en 1937, le front du Nord, il rejoint les hommes qui se cachent dans les montagnes et qui deviendront, un peu plus tard, les combattants des guérillas antifranquistes de Léon-Galice. Chelo et ses parents deviennent agents de liaison. Leur maison est une base d'appui. En mai 1937, le frère cadet, Sebastian, déserte à son

tour et s'y cache. Un jour, lors d'une perquisition, Rogelio tue un garde civil. Chelo entre alors dans une spirale infernale de résistance et de répression qui ne prendra fin qu'avec la mort des siens et son exil. Le 18 octobre 1939, les soldats qui pourchassent les guérilleros font irruption dans sa maison. Ils l'enferment, avec ses frères et sœurs, dans l'étable et, à bout portant, ils abattent son père et sa mère. « *Eux, dit-elle, je ne les plus jamais revus. Mais quand je suis sortie de l'étable, j'ai vu le sang qui coulait encore dans la poussière du sentier* ». La dépouille de ses parents est jetée dans une fosse, à la sortie du village. Chelo devient alors une cible et un instrument pour la répression. Sans relâche, chez elle, la garde civile multiplie les fouilles, de jour comme de nuit.

La collaboration entre les polices de Franco et de Salazar est intense : Rogelio est arrêté à O Porto, ramené à Orense avant de passer devant un tribunal militaire et condamné à mort. Dans la prison où il est détenu, Chelo réussit à faire passer des armes, mais l'évasion échoue : Rogelio est fusillé. Dans le même temps, Alfonso, le frère jumeau de Chelo, est arrêté. Il parvient à s'enfuir dans la guérilla. A nouveau, Chelo est incarcérée à la prison de Ponferrada, puis au cloître de San Marcos à Leon. En 1945, une délation fait tomber une grande partie de ce réseau. Chelo entre alors dans la clandestinité et rejoint, au sein de la guérilla, l'homme qu'elle aime : Arcadio Rios. En 1946, lors du congrès dit « de réunification » de la Fédération des guérillas de Leon-Galice, deux guérilleros communistes, partisans du maintien de cette structure autonome et pluraliste, trouvent la mort à la suite d'une trahison. Arcadio Rios est l'un d'eux. Chelo, anéantie, se cache dans le Bierzo, puis à Madrid où elle attend de pouvoir s'exiler. En 1949, ma grand-mère, Obdulia Lopez, lui fait parvenir, (par l'intermédiaire de Delia Yebra, une jeune fille

agent de liaison) de quoi payer son passage jusqu'à la frontière.

En France, Chelo travaille comme paysanne, puis comme gouvernante. Elle rencontre Mario Montes, un guérillero socialiste des Asturies. Elle se marie et donne le jour à deux garçons. Des décennies d'exil s'écoulent sans que jamais ne revienne le désir de retourner vers une terre imbibée de sang. Mais, ces dernières années, depuis l'Ile de Ré, où elle vit retirée Chelo suit de près les actions de mémoire qui se multiplient en hommage à la guérilla. En octobre 2003, elle quitte son île pour aller dans le Bierzo, à Ozero où un monument est érigé à la mémoire des victimes du franquisme et des guérilleros morts en ce lieu, parmi lesquels : son frère Alfonso, abattu en 1949. En juillet 2004, elle repasse la frontière et fait le voyage jusqu'à la fosse de Soulecin pour y élever une stèle en hommage à ses parents.

C'est sur son île que j'ai filmé entre le 14 mars 2004 et le 30 juin 2005, avec Ismael Cobo, la plupart des entretiens conservés dans l'archive audiovisuelle que je présente ici et qui comporte également la trace des deux derniers voyages de *Chelo*.

Que peut nous apprendre un tel document ?

L'archive, nous le savons, ne parle pas d'elle-même. Pourtant, la fascination qu'elle provoque rend particulièrement tenace l'illusion de toucher, grâce à elle, un réel à l'état brut. Or l'archive ne fournit jamais une trace pure ; elle n'est pas un « reste » objectif du temps ou un témoin absolu de l'expérience vécue : elle porte la marque de l'instance qui la produit, des passions qui la façonnent; elle est elle-même

inscrite dans une histoire qui s'écrit au présent. Ce qui est vrai de toute archive l'est plus encore de l'archive audiovisuelle : il serait naïf de croire que celle-ci puisse délivrer une parole vierge qui émergerait d'une intimité radicale, affranchie de toute influence ; les signes de mémoire individuelle sont eux-mêmes mémoire de signes antérieurs et toute parole, fut-elle originale, s'inscrit en partie dans ou contre un discours commun. Comme tout récit de vie, le témoignage oral accomplit un travail de « montage »- de tri, de collage et d'effacement - de traces du passé, elles-mêmes ordonnées en fonction de cadres discursifs présents et d'attentes réelles ou imaginées. De surcroît, l'archive audiovisuelle constitue une trace spécifique puisqu'elle est provoquée, qu'elle introduit une contrainte technique et repose sur une relation intersubjective qui façonne en partie les signes captés et conservés. Les traces composées par le témoin sont donc mêlées à d'autres traces, multiples et hétérogènes : traces de la fabrication de l'archive elle-même et traces d'un contexte plus général, culturel, affectif, politique. Négligeant ici à regret les premières, c'est sur les secondes que je me propose d'insister ici.

Lire cette archive, c'est repérer particulièrement une tension entre un récit ordonné par une volonté d'attestation et un feuilleté des traces involontaires : traces de mémoire individuelle qui portent l'empreinte de leurs conditions d'émergence passées et celle de leurs conditions d'énonciation présentes. Dans une double approche du témoignage, d'abord comme indice du passé, ensuite comme dépôt de traces, j'essaierai de montrer comment la parole de Chelo exhume des pans d'histoire méconnus ; mais aussi comment elle porte la marque de cadres mémoriels, de passions ou d'interdits passés

et présents que pourtant elle transgresse. Je voudrais donner à entendre, aussi, la singularité de cette parole qui déçoit à la fois les « patrons » du discours politique classique et ceux d'un certain discours humanitaire dont elle est pourtant l'objet idéal.

I. Attestations : des signes et des actes

En première lecture, cette archive se présente comme un document sur la façon dont une paysanne de Galice a pu vivre la Guerre Civile, les premières années de la dictature et la lutte armée antifranquiste en particulier au sein de la Fédération de guérillas de Léon-Galice depuis sa création en 1942 jusqu'à sa dislocation en 1946.

Des signes...

Le récit de Chelo fait ressortir la dimension historique de cette épreuve et de ce combat. Son témoignage personnel vaut comme confirmation d'autres témoignages et des récits historiques les mieux informés. En particulier, il fait clairement apparaître une continuité (de 1936 à 1948) entre l'écrasement de la République, la Guerre Civile et la guérilla antifranquiste. Il éclaire la spécificité du mouvement de résistance qui a surgi à partir de 1939 dans le nord-ouest de l'Espagne et qui a rassemblé des combattants de toutes les tendances - socialistes, communistes, anarchistes et des républicains sans parti - au sein d'une organisation unitaire très différente de celle qui s'est structurée plus tard avec *l'Ejercito guerrillero*, l'appareil politico-militaire du PCE . Cette parole de combattante peut être confrontée pour les contraster avec les autres sources archivistiques qui existent sur cette guérilla : les

archives policières en l'occurrence puisque très peu d'archives produites par cette fédération de guérillas sont accessibles.

Ce récit livre, en outre, un document précieux pour une approche sociale de ce pan d'histoire. A la fois historique et singulier, il présente, sous ces deux aspects, une dimension féminine.

Il certifie ce qui désormais est objet de savoir : comment l'état franquiste, après 1939, à travers *le Tercio* et la Garde Civile a « pris en otage » des populations civiles, dans une stratégie policière qui visait à éradiquer les foyers de résistance et à asseoir, par la terreur, un pouvoir illégitime. Mais il fait entendre plus particulièrement ce que fut la violence déchaînée contre les femmes : frappées d'abord en tant que « fille de, sœur de, femme de... », avant d'être réprimées comme résistantes. Signe de la domination masculine, intensifiée par le franquisme, leur identité était construite (et détruite) par rapport au masculin, au point de masquer la nature et le sens exacts de leur engagement et de les exclure *a posteriori* des récits résistants et de la reconnaissance politique.

Chelo confirme que ces femmes ont été, en raison de la haine franquiste de leur sexe et comme instrument de chantage pour atteindre des combattants, une cible privilégiée de la terreur (prison, torture). Elle souligne que des formes sexuées et sexuelles de répression leur étaient spécifiquement réservées : viols, tonte, huile de ricin. Elle révèle aussi ce qu'impliquait concrètement la persécution de leurs époux, de leurs frères, de leurs parents; le poids de solitude et de responsabilité au quotidien, le poids du secret (face aux enfants dont elles avaient la charge par exemple) : contre-

épopée domestique, quotidienne et souterraine, qui ne se laisse pas facilement « historier » et qui est pourtant un effet de cette politique de terreur. C'est dans le contexte de ce terrorisme d'état que Chelo inscrit le récit personnel de la violence proprement fasciste qu'elle et sa famille ont subie et qui a culminé pour elle dans le meurtre de ses parents.

Ce témoignage permet de comprendre comment s'est effectué, en particulier pour les femmes, le passage entre « résistance humanitaire », « résistance politique » et « résistance armée ». Ici, l'entrée dans la lutte armée n'est jamais présentée comme l'effet d'une option politique préalable, mais plutôt comme une réponse quasi-inéluctable à la violence de la répression : « *Tous ces morts partout, ces exécutions de « rouges » à El Barco (...). Là, j'ai compris ce qu'était le fascisme (...) Je me suis révoltée, je n'ai pu supporter qu'on coupe la liberté de cette façon* », dit Chelo. Elle souligne elle-même combien furent décisifs, pour elle, les liens de solidarité avec ses frères condamnés à la clandestinité ou à la mort. Cette dimension affective de l'engagement, fréquente chez les femmes (bien qu'elles n'en aient pas le monopole), est souvent rendu invisible par les versions idéologiques et/ou militaires de la résistance qui en uniformisent les récits.

Chelo suggère aussi que les formes de la résistance féminine étaient marquées par les rapports de pouvoir liés au genre. Rien d'étonnant, certes, au fait que cette expérience résistante reproduise les rapports sociaux qui caractérisaient l'environnement où elle s'est inscrite. Mais il faut souligner combien le récit rétrospectif qu'on en fait généralement continue de porter l'empreinte de ce partage. Il arrive ainsi que des actes accomplis par des combattantes, actes qui pourtant leur faisaient prendre des risques énormes, ne soient pas

perçus ni présentés, y compris par certains acteurs, comme de véritables actions résistantes tant ils étaient conformes aux tâches dévolues aux femmes.

Entendre ce pan féminin de la guérilla suppose donc que l'on tente de distinguer, dans ce récit, ce qui concerne, d'une part, l'expérience transmise par ses compagnons d'armes et, d'autre part, une expérience plus spécifique de femme, marquée par la différence des sexes qui, depuis, a pu rester ensevelie notamment parce qu'elle renvoie à un point de vue dévalué.

Dans la vie quotidienne de la guérilla, les femmes, s'occupaient plus souvent du ravitaillement et de la logistique (nourriture, couture) que des armes et de la représentation politique du mouvement. Quant à leur participation aux combats, Chelo souligne que peu de femmes échappaient à la répartition classique des rôles, même si elle souligne qu'elle-même avait une position exceptionnelle. Mais, cet écart étant noté, elle révèle aussi qu'elle avait, sur le plan militaire, un statut particulier. Elle assume l'usage qu'elle a pu faire des armes « *pour sa défense* », précise-t-elle. Elle portait des « armes courtes » (*pistola*) quand ses compagnons d'armes avaient des mitraillettes (*naranjeros*) et elle précise qu'elle ne pouvait assumer une défense autonome, qu'elle était défendue par Arcadio et ses compagnons. Elle évoque 6 ou 7 combats. Sans s'y attarder et de façon très floue. Trace de sa position d'alors ? Indice d'un conflit intérieur ?

Archive historique, archive féminine : toutes les informations que le tri historien peut en extraire n'en épuisent pas la teneur.

... aux actes

Le récit de Chelo - les signes audiovisuels rassemblés dans

l'archive - ne livre pas seulement des indications sur un passé révolu, mais aussi des indices d'un passé menacé d'effacement. Triplement menacé puisque son évocation renvoie à une histoire de vaincus, à une mémoire interdite et à un vécu de femme combattante. Ces indices ne sont pas neutres : ce témoignage est sous-tendu par une volonté d'attestation dont il faut mesurer l'enjeu en la situant dans une histoire de la mémoire en Espagne : histoire marquée par l'occultation de la violence franquiste, par les silences imposés au moment de la transition et - depuis le milieu des années 90 - par une certaine mise en scène publique des traces du passé. Une volonté d'attestation d'autant plus brûlante que la question de l'impunité des crimes liés à la dictature reste toujours posée et que les associations de victimes du terrorisme d'Etat en appellent à des commissions de vérité et de justice, pour impulser des politiques de réparation.

Cette lecture de l'archive incite donc à distinguer ce que le témoignage énonce et ce qu'il atteste. Ce n'est pas seulement un palimpseste de signes offerts au travail historien de vérification, mais un acte de transmission et de résistance contre toutes les tentatives, passées et présentes, d'effacement. Un acte qui, comme tel, mérite l'attention de l'historien : affirmer

que le témoignage de Chelo a valeur d'attestation, c'est affirmer à la fois sa valeur historique et sa portée politique, au moment où de pseudo-historiens, sous couvert de « récupération de la mémoire », confondent l'enquête historique avec l'enquête journalistique, quand ce n'est pas avec une nouvelle version des enquêtes policières.

Dans sa dimension proprement historique, ce témoignage certifie que fut possible une organisation unitaire qui fut

rétrospectivement soupçonnée de relever du mythe tant elle semble impensable dans le contexte antifranquiste d'après 1937. Il conjure l'effacement de ce qui reste une potentialité non aboutie. A ce titre, il est un écho des espérances de liberté qui furent condamnées, alors, non seulement par le pouvoir franquiste mais aussi par une conception sectaire de l'organisation. Il relaye le combat de ceux qui se sont opposés aux méthodes autoritaires à l'intérieur de cette guérilla et qui en ont payé le prix fort. Du même coup, il contrarie l'occultation de cette face sombre de la guérilla liée à la culture stalinienne et contredit l'uniformisation des mémoires qu'effectuent certains récits amnésiques sous prétexte de préserver un mythe héroïque.

Dans sa dimension sociale et spécifiquement féminine, cette archive donne à entendre une mémoire doublement interdite : mémoire de « vaincue » et mémoire de femme dont l'expérience ne se laissent pas facilement appréhender par les catégories des discours dominants. Et cela d'autant plus que cette attestation historique est aussi une attestation singulière. Une double attestation dont la force, la fragilité et le sens tiennent beaucoup aux traces qu'impriment le passé ou le présent.

II. Interdits : dits et non-dits

Les dits et les non-dits, façonnés par l'histoire de la mémoire, sont particulièrement sensibles quand le récit atteint les zones les plus sensibles de la répression et de la lutte armée. Alors, qu'il s'agisse de la violence subie ou de la violence infligée, la parole est une traversée d'obstacles, certes différents selon les cas, mais qui impriment, dans le témoignage, des marques de silence ou des masques de discours: traces d'un passé

traumatique et d'un présent censuré ou censurant.

Ce qui, pour Chelo, fait écran ou résiste à la transmission reste difficile à démêler. Traces du passé qui la confronte à l'insoutenable de la violence subie et assumée ? Traces du présent qui interdit toujours la légitimation de cette lutte armée ? Traces des prescriptions passées et présentes qui assignent aux femmes une place tout autre : du côté de la douceur et rendent inavouable leur violence fût-elle résistante ? Mais qu'il provienne du « réel » ou des cadres de pensée qui façonnent le témoignage, l'effet d'enfouissement est finalement le même.

Ces blancs qui viennent trouser le texte du témoin ou déplacer son mode d'énonciation sont peut-être les traces d'une souffrance infigurable ou les vestiges de secrets que le récit laisse à peine entrevoir dans les interstices de signes eux-mêmes lacunaires. Ils sont aussi les marques du caractère toujours indicible de la violence : autant d'empreintes d'un interdit de dire encore actif et qui marque l'acte même qui le transgresse. Et l'archive donne à voir et à entendre sur le corps et la parole de celle qui pourtant affronte, devant nous, le silence, l'impact de cette censure vive.

Répression

Quand Chelo parle de la prison et de la torture, c'est son silence qui intercale une trace, même opaque, de la tragédie vécue : soulignant, une fois encore, combien les mots sont impuissants à dire l'extrême. A l'inverse, il arrive que l'impossibilité de dire la douleur soit sensible dans l'excès des signes, voire dans la théâtralisation de l'énoncé, comme le donne à voir et à entendre le récit qu'elle fait de l'assassinat de

ses parents, tirés du lit un matin d'octobre 1939, battus sous ses yeux, avant d'être exécutés. Quand elle raconte cette scène, la femme qui jusque là s'adressait à nous, semble s'évanouir tout à coup ; sa voix sature, la scansion et le rythme de ses mots changent, le ton semble faussé donnant l'impression alors que Chelo s'efface et met en scène un personnage. Dans ce dédoublement, tout se passe comme si l'énonciation glissait du « je » au « elle ». Déplacement nécessaire sans doute qui invente une distance et autorise le risque d'une parole adressée sous couvert d'une « non-personne » qui peut alors s'exposer.

Ce détour, comparable à celui de la fiction, permet peut-être à Chelo de nommer l'indicible : comme si ce masque d'énonciation l'aidait à figurer un peu de l'horreur qu'elle a vécue. On peut comparer cette ruse énonciative à l'emprunt de patrons rhétoriques ou à la reprise de lexiques effectués par les victimes d'atteintes criminelles dans le cadre des récits de vie qui accompagnent les demandes de réparations. L'emploi d'une langue en quelque sorte calibrée est explicitement recommandé par certaines des associations humanitaires qui fournissent aux victimes des cadres de discours adéquats aux catégories juridiques du droit international. Si cette langue est adoptée malgré la froideur clinique de ses termes, c'est peut-être qu'elle introduit une nécessaire médiation.

Ce qui est vrai de la répression l'est aussi de la lutte armée. Ce récit porte les traces d'une histoire de ses conditions d'énonciation.

Lutte armée

Le passé récent de la transition et le présent proche de la

remémoration font barrage. Pour saisir la traversée d'obstacles que réalise le témoignage de Chelo et mesurer son enjeu, il faut rappeler que manquent encore, en Espagne, une pleine reconnaissance politique de cette résistance. Les discours institutionnels et associatifs qui s'imposent actuellement à propos du passé, tendent à effacer cette forme de résistance active, violente et politique derrière une vision plus consensuelle des « vaincus » : celle du républicain pacifiste et apolitique ou de l'enfant de la guerre pris en otage dans un conflit qui le dépasse, « victimes » passibles d'un traitement humanitaire qui s'applique, en droit, aux acteurs « des deux camps » pour reprendre l'expression employée par certaines associations de « *recuperacion de la memoria historica* » et par les pouvoirs publics.

Les silences ici sont des traces d'un interdit plus général qui frappe spécifiquement le rapport des femmes aux armes. Certes, il ne faut pas surestimer la contrainte de genre qui pèse sur la mémoire des résistantes : la clandestinité et la nature de l'engagement fomentent aussi beaucoup de réserve. Mais le tabou de la violence, prend un certain relief en ce qui concerne les femmes. Sexe féminin et lutte armée semblent inconciliables. Et les figures de combattantes qui hantent les récits que j'ai pu recueillir paraissent souvent monstrueuses : androgynes, hermaphrodites ou amazones asexuées. Comment le témoignage de Chelo affronte-t-il ces obstacles spécifiquement féminins ? En lui : nulle héroïsation ni mise en scène épique de l'action. Au contraire : un conflit entre dire et taire qui renvoie sans doute lui-même à d'autres traces obscures.

A cette empreinte du modèle féminin s'ajoute, venue du passé,

celle d'une domination de genre interne à la guérilla. Le récit de Chelo transgresse un pouvoir qui rend invisible le combat des femmes, mais ce qu'il fait émerger en porte encore les traces. Cette archive confirme l'hypothèse qu'une différence sexuée déterminait les formes de l'expérience résistante et modèle le récit qu'on peut en faire. La transmission féminine cumule alors tous les obstacles. Les femmes ont d'autant plus de mal à évoquer leur engagement qu'elles avaient un rapport indirect à l'identité résistante ou qu'elles accomplissaient des actions qui n'entrent pas dans les représentations militaires, « politiques » au sens étroit. Leur effacement actuel de la mémoire résistante est donc la mémoire de leur relégation passée et le fruit d'un certain récit. A cet égard, dans les témoignages de certains acteurs, leur désignation comme « compagnes de combattants » et non comme « combattantes » est éloquente.

Mais c'est dans les mots que s'inscrivent et se masquent les traces de ce qui est tu : des mots où résonnent des échos dissonants. Dans le témoignage de Chelo, certaines expressions condensent ainsi tout à la fois des hyperboles et des effacements. « *Nous formions une famille* », déclare-t-elle, retraçant pour nous la vie communautaire idyllique de son maquis ; et, tout à la fois, elle témoigne de luttes intestines. Cette conjonction de deux éléments contraires peut certes être facilitée par la distance que cette femme entretient aujourd'hui avec son passé : son récit très engagé n'exprime pas pourtant un point de vue politique classiquement lié à une appartenance de parti. Mais cet effacement des divergences dans le récit actuel ne porte-t-il pas la trace de sa position d'alors ? Dedans, au plus près de l'action et du risque et, en même temps, dehors loin des instances de décision, tenue ou se tenant à l'écart du débat politico- militaire. Trace involontaire qui témoigne, en

creux, au-delà de son déni actuel, d'une inégalité entre hommes et femmes ?

Dans les contradictions du récit, on saisit en pointillé les effets d'un conflit probable entre mémoire de femme et fidélité au groupe résistant. Ce qui vaut pour Chelo vaut sans doute pour d'autres femmes : lorsqu'elles intériorisent ces représentations masculines, qu'elles prennent à leur compte une mémoire qui n'est pas, à proprement parler la leur et qui recouvre leurs voix, doit-on entendre l'écho de ces mots empruntés comme un effet d'imposition? Trace d'un ordre du discours qui les confine à l'oubli ? Preuve de leur soumission ? Cette reprise n'est-elle pas aussi la marque de liens d'amour et d'amitié, la trace matérielle d'une fidélité ? Une nouvelle attestation. Ainsi lorsque Chelo se fait la messagère de Manuel Zapico, son camarade du guérilla, sa parole devient au sens propre le témoin d'une présence disparue. C'est peut-être cette même fidélité à ses compagnons d'armes qui explique que soit à ce point relativisée une différence de statut que tout indique par ailleurs.

Tout se passe comme si le récit hésitait entre plusieurs systèmes de valeurs. Entre passé et présent. Ainsi lorsque Chelo, évoquant sa vie dans le maquis, se met en scène comme une fée du logis, décorant sa cabane, dans le plus parfait bonheur, doit-on entendre ses mots comme une « réparation » qui permet de se conformer à l'image féminine attendue, autrefois? Ne réalise-t-elle pas aussi son vœu le plus cher ? Dans la multitude de voix qui peuplent le « je » du témoin, reste à savoir qui parle et pourquoi : la distorsion entre ces femmes contraires qui l'habitent est le signe d'un décalage de conditions entre la paysanne galicienne de 1940 et l'exilée insulaire d'aujourd'hui. Or, si Chelo maquille, peut-être, une

part de ce qu'elle a vécu, c'est qu'elle veut transmettre. Le « montage » de son récit est le fruit d'un compromis qui est, lui aussi, une œuvre du temps.

D'autant que la lutte armée n'est pas une abstraction. Et la difficulté de dire la violence infligée cumule plusieurs motifs. Elle est d'abord une trace du passé. Trace, en soi, des actes terribles autrefois accomplis, mémoire blessée que ne dissolvent jamais les raisons de la lutte : l'expérience effroyable d'avoir eu à donner la mort. Ce silence est en même temps une empreinte de la langue franquiste, nichée au cœur de la parole résistante: écho de la criminalisation dont cette guérilla a fait l'objet dans le discours policier. Traces anciennes, mais toujours agissantes, qui interdisent la figuration et suspendent la narration.

Ces blancs du récit sont aussi des traces du présent. Nul doute que le travail historiographique et politique accompli ces dernières années sur la répression franquiste a facilité la réactivation et la transmission de souvenirs que la volonté d'oubli avait pu verrouiller. Toutefois la réticence à évoquer la violence résistante est à relier à un interdit politique. Interdit d'autant plus vivace que cette lutte armée n'a pas été véritablement réhabilitée au moment de la transition à la démocratie, seulement amnistiée et « amnésiée ».

Que dit cette parole empêchée ? Quand, par exemple, Chelo évoque, à demi-mots, certaines actions armées, c'est poussée par nos questions. Elle dit aussi combien lui fait violence cette remémoration qui l'oblige aujourd'hui à revenir sur cette part maudite de son passé, à traverser la mémoire de son corps adouci - d'amante, d'épouse et de mère - jusqu'à cette toute jeune fille qui arme un corps nubile pour le châtiment et la

vengeance ; et qui la force à reconnaître, au plein sens du mot, cette combattante démesurément vulnérable, par delà les distances du temps et de l'histoire qui l'ont faite devenir, elle qui se souvient à haute voix, une autre.

Son témoignage oscille entre la revendication du bien fondé de l'action armée et la rhétorique défensive : « *Ce n'est pas moi qui ait voulu cela* ». Ce brouillage logique est sans doute l'indice d'une contradiction tragique : entre dimension humaine et impératifs de l'action. Mais cette contradiction est plus déchirante encore pour les femmes. Celle qui nous parle sait qu'elle enjambe, sous l'œil de la caméra, une histoire mineure et décisive qui est celle de son émancipation en tant que femme. Que peut-elle montrer alors de cette autre femme qu'elle fut dans la guérilla ? Des traces fragiles à demi masquées par le défilé de toutes les traces imprimées au passage des ans ? Des traces devinées dans les failles de son récit présent. Un récit qui, en dépit de ses retenues et de ses silences (et avec eux, pour peu qu'on les entende) porte les marques de ses dimensions transgressives.

III. Transgressions : combattante et amoureuse

Les témoignages recueillis aujourd'hui portent les traces des modèles narratifs proposés par les partis ou les associations de « défense de victimes » qui, parce qu'ils font figure de porte-paroles, dessinent sur la scène publique (parfois à la place des témoins eux-mêmes) un espace de transmission légitime et dictent ainsi indirectement aux acteurs de l'histoire antifranquiste les conditions de leur prise de parole. Ces traces, déterminées par les conditions de réception du témoignage, sont autant de signes d'injonctions à dire, adéquates aux attentes sociales du présent. Traces

d'allégeance, d'appartenance, de domination, de soumission ou d'indépendance vis-à-vis de ces rhétoriques autorisées.

On imagine quels effets de refoulement et d'effacement des énoncés induit ce formatage des paroles. Sur la « scène compassionnelle » construite par ces expertises mémorielles et la mise en spectacle médiatique, certaines traces se trouvent sollicitées et mises en lumière plutôt que d'autres. On devine que cette police du souvenir n'est pas neutre et qu'elle impose parfois aux témoins des formes de tutelle et de silence : là où l'expérience passée demeure, toujours pour eux et pour des raisons autrement tragiques, indicible.

Une analyse détaillée de cette archive devrait montrer comment, à sa manière, le témoignage de Chelo, par sa tonalité, son mode d'énonciation, son mélange de registres, sa logique paradoxale, ses thèmes, son absence de dessein didactique met en cause les normes de discours convenus.

Une combattante : dire le sens

De l'assassinat de ses parents jusqu'à sa fuite en exil, dans sa vie la plus intime, Chelo fut meurtrie par la violence. Or elle se présente aussi peu que possible comme une victime impuissante et ne relate pas son engagement comme un sacrifice obligé. Elle le raconte, au contraire, comme un moment unique d'affirmation de soi et de vie, malgré tout, contre la mort fasciste: précisément pour ne pas rester une simple victime. « Violence résistante contre violence franquiste » : reconduire et revendiquer cette représentation passée, aujourd'hui censurée, équivaut à affirmer la légitimité de cette lutte armée alors que la condamnation indifférenciée de toute violence est un thème dominant dans le discours

politique actuel, en Espagne comme ailleurs.

Parce qu'il est fondamentalement politique, ce témoignage déçoit les attentes du discours humanitaire qui invitent aujourd'hui les acteurs antifascistes à se présenter sur la scène publique exclusivement comme des « victimes » d'un passé douloureux ; attentes induites par certaines associations qui au nom de l'égalité des souffrances tendent à imposer une approche strictement humanitaire de ce passé, en évacuant les enjeux éthiques et politiques du travail de mémoire.

La parole de Chelo entend surmonter cette position d'affligée. Ce dépassement est à relier à la lecture qu'elle fait de son passé, à une conception qui assume la nécessité du conflit ; elle tente de dire la violence subie, mais à partir du risque de sa révolte : « *Je ne voulais pas qu'on me sacrifie, comme un mouton, comme mes parents* », dit-elle, pour expliquer son entrée dans la lutte armée. Cet engagement présent forge l'image qu'elle donne de sa propre souffrance. C'est lui que prolonge une conception active de la mémoire par opposition à la mémoire passive du ressassement. Agir le souvenir et se souvenir en agissant : Chelo participe activement au travail de mémoire. Aussi accomplit-elle beaucoup de « traversées » : pour le monument d'Ocero, pour la stèle de Soulecin, et pour la réalisation de cette archive audiovisuelle.

Pour évaluer cet aspect, il faut rappeler le contexte de l'année 2004 : moment où les théâtres et les marchés de la mémoire se médiatisent d'autant plus facilement qu'ils sont impulsés par des journalistes.

Le témoignage de Chelo brise le stéréotype du martyr, alors qu'elle est doublement conviée à cette place, en raison de

l'horreur de ce qu'elle a enduré et en sa qualité de femme. Pour elle et quelques autres, le refus d'être figés dans cette posture est un acte de fidélité au sens politique de leur engagement passé et un acte de résistance au présent ; résistance au formatage des paroles et des gestes de transmission des acteurs, imposé par les standards de la récupération mémorielle fournis par des experts associatifs, soutenus par des modèles médiatiques, entérinés par des institutions politiques. Il faut alors entendre les valeurs qui supportent sa « résistance au présent » face aux instances qui régissent le « discours des vaincus » et en particulier le rôle que joue ici sa fidélité à une rencontre personnelle et politique.

Trace, fidélité et utopie sont noués dans le récit de Chelo : des traces singulières et intimes qui appellent une fidélité à ce qui n'est plus et qui pourtant continue d'agir au-delà de la disparition ; fidélité à ce qui n'est pas encore et dont les traces du passé frayent le passage. Une fidélité d'autant plus transgressive qu'elle s'énonce non seulement à partir d'une position et d'une parole singulières, mais à travers un récit intime.

Une amoureuse : dire l'intime

Si Chelo présente son entrée dans la guérilla comme un choix, elle le revendique comme le choix de suivre dans la clandestinité l'homme qu'elle aime, Arcadio Rios: un pari de liberté qui consomme une double rupture puisqu'il est indissolublement un acte de résistance et un acte d'amour. Le récit de la combattante se déploie à partir du souvenir de cet amour. L'ancrage temporel est indissociable du calendrier personnel; l'évènement objectif est évoqué à travers le prisme du vécu affectif.

Toute la narration s'organise autour d'une date : juillet 1946. Celle-ci représente dans l'histoire de cette guérilla un tournant décisif qui précède la disparition de la Fédération pluraliste et la naissance de *l'Ejercito guerrillero*. Cette fracture capitale l'affecte, elle, personnellement et tragiquement à plusieurs titres : comme résistante, bien sûr, mais aussi comme amoureuse puisque l'homme qu'elle désigne comme « son époux de guérilla », Arcadio Rios, et qui symbolisait pour tous, la tendance unitaire des communistes de la Fédération est assassiné, au moment où il signait le procès-verbal d'un « congrès de réunification » qui restera sans lendemain. Autour de cette date se nouent pour Chelo des temporalités qui se croisent sans jamais se confondre. Ce drame condense des événements imbriqués et pourtant totalement distincts : la perte d'un compagnon d'armes, la mort de l'homme qu'elle aimait, la fin d'une espérance politique.

Lorsque Chelo raconte la mort d'Arcadio, elle se tient au plus près de sa blessure secrète et c'est à partir de sa mémoire intime qu'elle déroule le fil d'un événement qui se trouve avoir, pour tous et par ailleurs, une portée historique. Comment ce lopin de mémoire minuscule ne serait-il pas enseveli sous le poids des souvenirs communs ? Et comment la parole fragile et privilégiée de Chelo pourrait-elle trouver une voie entre les divers discours autorisés qu'ils soient historiens ou militants ?

La dimension affective des souvenirs de Chelo ne relève pas de la romance. Ce n'est pas une simple coloration de son témoignage, mais une attestation rebelle contre l'effacement de ce qu'il a fallu enfouir hier et de ce qui est menacé de refoulement aujourd'hui. Récit d'un amour à

l'épreuve de l'histoire, cette parole incarnée, entre chronique et confidence, livre un témoignage unique sur une expérience marquée du sceau du féminin. Dans ce récit, une femme s'expose dans le refus de toute position de surplomb et de toute dépersonnalisation. La dimension personnelle loin d'être sacrifiée comme c'est souvent le cas dans les témoignages de militants - au nom de l'orthodoxie ou du souci de la généralité – est ici, au contraire, hautement affirmée.

Replacée dans son contexte, cette dimension personnelle a valeur d'un retournement qui revêt un sens historique précis. Car l'entrelacement des liens affectifs et des liens de solidarité militante, entre guérilleros et guérilleras, a longtemps servi à nier le sens politique de l'engagement des femmes. Chelo, en revendiquant la part de l'affection personnelle, affronte et déplace l'opposition de l'intime et du politique qui fonde, dans la langue du pouvoir, mais aussi dans celle de certains acteurs, le déni de l'identité résistante des femmes. Elle rappelle ici que le choix de soutenir ou de suivre l'homme qu'on aime dans la guérilla était un acte d'insoumission qui était, en soi, puni comme une action politique par les forces de répression. Elle rappelle que, dans le discours policier d'alors, les femmes qui aidaient des guérilleros ou qui allaient dans le maquis même contraintes comme c'est son cas, étaient désignées non comme des résistantes mais comme des « putains ». Leur délit était donc sexué et doublement politique, au regard d'une société qui avait fait de l'Eglise catholique un pilier du « retour à l'ordre », qui avait ramené les femmes à l'asservissement domestique et fait de leur corps la propriété des époux. « Bandits et putains » : à cette aune, les femmes de la guérilla étaient deux fois coupables, coupables d'être « bandits » et coupables de concevoir des « amours bandits ».

On comprend alors l'importance de cette parole unique. L'entendre, ce n'est pas renoncer à faire œuvre d'histoire précisément parce que le récit de l'intime ici est une transgression du récit dominant qui condamne violemment les femmes résistantes à l'effacement sous prétexte qu'elles sont des femmes.

Si je compare ce témoignage à l'ensemble des récits, que j'ai recueillis auprès de femmes de même condition sociale, qui ont vécu les mêmes événements mais qui n'ont pas connu l'exil, il représente un écart. Le plus souvent, dans ces derniers, les souvenirs liés à l'amour dans la guérilla sont interdits. La difficulté des femmes à transmettre leur passé résistant touche, bien sûr, le versant intime de leur vécu : évoquer la nature des liens qui tissaient les engagements dans le réseau des résistants relève encore du tabou. Sans doute, ce silence des femmes a-t-il sa source dans un mélange de mobiles enchevêtrés. Ombre portée de la répudiation sociale passée ? Trace d'un deuil nécessaire ? Reliquat de tous les masques qu'elles durent porter lorsque, restées en Espagne, obligées de retrouver une place au sein de la société, elles continuèrent à enfouir ce que la langue fasciste désignait comme un délit de rébellion et qui, dans la contrebande de leur mémoire, portait le nom d'amour. Ou encore, puisque cette histoire fut enterrée après la mort ou l'exil de ses acteurs : incertitudes quant au sens de ce qui fut vécu, indices de peurs indicibles, celle d'avoir été trahie, utilisée, abandonnée ?

Par opposition, la femme qui témoigne dans cette archive raconte une histoire d'amants, digne des plus beaux mythes tragiques : la passion de Chelo et d'Arcadio dans la guérilla. On aurait beau jeu d'invoquer la part d'idéalisation née de l'absence et de la nostalgie : Chelo nous devance en cela. Je

me bornerai à suggérer que la liberté de parole dont elle fait preuve, à ce sujet, est aussi un signe de son exil, un effet de l'ouverture géographique et politique que ce dernier octroie.

Sans doute, cette fidélité à la rencontre amoureuse et à la rencontre politique - indissociablement mêlées - fut-elle pour Chelo une façon de résister, dans la clandestinité et dans l'exil, à la volonté d'anéantissement fasciste. Cette fidélité gagée sur un serment est aussi une façon d'attester de la force d'un idéal, d'affirmer ce qu'il y avait de beau et salvateur dans cette histoire d'amour et de révolte vécue au bord du précipice. Elle est un geste subversif qui défie non seulement les normes policières du pouvoir franquiste d'autrefois, mais aussi les modèles familialistes d'aujourd'hui : un geste de refus du pouvoir que ces derniers exercent sur la liberté des individus au point d'affecter les formes de leur mémoire.

En 2004, alors qu'avec l'accord du maire socialiste d'El Barco, Chelo s'apprêtait à élever une stèle sur la fosse commune où git la dépouille d'Arcadio, ne s'est-elle pas entendue dire, qu'en la matière, elle n'avait pas droit au chapitre puisque son union-libre avec ce guérillero n'avait pas été consacrée par les nœuds du mariage ? D'où elle put conclure que les règles de la jurisprudence franquiste et les rituels de l'Eglise catholique, les normes de la famille patriarcale déterminent, encore, les formes de l'hommage que pourrait rendre une ancienne résistance à celui qu'elle nomme toujours son « époux de guérilla ».

A cette violence d'un pouvoir qui lui vole des gestes sacrés répond, tel un défi, le récit et la fable des amants maudits et magnifiques, puis la promesse de leur tombeau au creux des nuages.

Coupable d'amours bandits pour un « bandit », Chelo ne quittera sans doute pas son île, en 2005, pour figurer sur un théâtre de mémoire qu'organisent, en son nom et contre elle, de nouveaux experts de la « récupération de la mémoire historique ».